



CHAPITRE QUATRIÈME

LA PAROISSE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

Monsieur Bridet n'arrivait pas en pays tout à fait inconnu. Dix ans auparavant, nous l'avons vu, il avait parcouru, comme vicaire de l'Immaculée-Conception, ces quartiers excentriques où se coudoyaient ruraux et citadins, où l'espace libre succédait aux maisons, dans des rues plus ou moins alignées, que des sentiers continuaient à travers les prairies, les champs ou d'im-

menses terrains vagues. Depuis son départ cependant, la ville avait accentué son envahissement progressif, des maisons plus nombreuses s'échelonnaient en bordure des rues principales, mais, si l'on poussait un peu loin, bientôt réapparaissaient les prés abandonnés où lentement s'entassaient les décombres.

Le vaste quadrilatère désigné pour territoire de la nouvelle paroisse contenait alors de 10 à 11.000 habitants; il était compris entre les paroisses de Saint-Pothin et de Saint-Joseph au Nord, de Sainte Anne à l'Est, de Saint-Louis au Sud et de l'Immaculée-Conception à l'Ouest.

On pouvait, à première vue, se rendre compte qu'il ne fallait pas même songer à demander aux intéressés quelques contributions volontaires; la plupart ne se préoccupaient guère de la question religieuse, les autres avaient assez de peine à gagner durement leur vie.

Le nouveau curé se mit donc en quête pour trouver ailleurs les ressources dont il avait besoin. Il inaugura là une vie de « mendiant » selon ses propres expressions, vie qu'il devait mener jusqu'à son dernier jour. Des âmes charitables lui vinrent en aide et prirent l'initiative de souscriptions dont les listes furent une nouvelle et touchante preuve de l'infatigable charité lyonnaise; on y compta jusqu'à trois mille noms. Sans attendre d'avoir réuni la somme nécessaire, l'abbé Bridet, confiant dans la Providence, fit commencer les travaux de son église; l'emplacement en avait été désigné, d'un commun accord, par les autorités civile et religieuse dans un terrain alors inoccupé, à l'angle de la rue Boileau et de la rue des Moines, actuellement, rue Etienne Dolet.

On se mit à l'œuvre le 11 mars 1875. Le temps pressait; il fallut donc se contenter d'une construction provisoire; d'ailleurs,

les ressources ne permettaient pas de faire mieux. Bientôt on vit s'élever de longs murs noirâtres, en mâchefer, comme presque toutes les maisons avoisinantes. Le nouveau curé était tous les jours sur son chantier surveillant les travaux, se rendant compte des moindres détails, montrant déjà ce coup d'œil pratique qu'on eut, bien d'autres fois, l'occasion d'admirer. Enfin, vers la fin de Septembre, il crut pouvoir prendre possession de l'édifice et choisit le 1^{er} dimanche d'Octobre, fête du Rosaire, pour l'inauguration solennelle. La fête présidée par Mgr Thibaudier, coadjuteur de Mgr Ginoulhiac, attira une foule considérable; paroissiens et bienfaiteurs, amis et indifférents se pressaient dans la vaste enceinte dont les pauvres murailles n'avaient d'autre ornement que leur éclatante blancheur. C'était tout simplement, une grande salle divisée en trois nefs par des colonnes de bois : temple bien modeste,

mais, depuis Bethléem, nous savons que, dans son désir d'être à nous, notre Dieu ne dédaigne pas même la plus humble chaumière.

Les cérémonies de la bénédiction de l'église et de l'installation du curé s'accomplirent au milieu de la pieuse curiosité et du religieux respect de toute l'assistance. Dans une touchante allocution, Mgr Thibaudier développa cette pensée de nos Saints livres : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Il montra la nécessité de la nourriture spirituelle pour l'âme et, à cette occasion, Sa Grandeur fit du nouveau curé et de ses deux vicaires, MM. Chouvelon et Vernet, un délicat éloge en disant « qu'ils avaient été choisis, avec le plus grand soin, par le vénérable archevêque de Lyon, pour distribuer, dans ce quartier délaissé, la nourriture indispensable à l'âme pour la vie éternelle, et qu'avec la grâce de Dieu, ils rempliraient saintement cette mission. »

Alors, avec une profonde émotion, M. Bridet prit possession de la chaire de son église. Son cœur débordait de reconnaissance : « Cette œuvre a été faite par le Seigneur, dit-il, c'est à nos yeux une chose merveilleuse. » Brièvement, il retraça les nombreuses difficultés qu'avait rencontrées l'idée même de la création de cette paroisse; il rappela l'absence totale de ressources, mais « Dieu est intervenu; Dieu qui intervient par des miracles proprement dits, c'est-à-dire, en opérant des dérogations aux lois de la nature dont il est le Créateur et le Maître, Dieu intervient aussi en exerçant son action sur les esprits, les volontés et les cœurs; c'est ainsi que s'est manifestée sa puissance, et, aujourd'hui, nous avons devant les yeux, réalisée, l'impossibilité d'hier » Parmi ses nombreux bienfaiteurs, M. le Curé ne pouvait oublier les paroissiens de Saint-Nizier qui s'étaient faits les généreux collaborateurs de l'ouvrier

pris dans leur clergé : « O bienfaisante et chère paroisse de Saint-Nizier, s'écria-t-il, vous avez le mérite et la gloire devant Dieu d'une large part dans la fondation de cette paroisse. Le foyer de vie chrétienne et d'action apostolique que Saint-Pothin a déposé sur votre sol ne cesse pas de rayonner après 18 siècles; nous en avons senti les effets dans le concours de votre pasteur généreux, de vos vicaires au cœur si fraternel, des chrétiens d'élite de votre Conseil de fabrique, de vos nombreuses âmes dévouées au règne de Jésus-Christ jusqu'à l'héroïsme. » En terminant, le nouveau pasteur ajouta qu'il fondait son espoir sur la piété et la fidélité des bons paroissiens dont l'empressement, en ce jour, montrait que déjà ils aimaient leur église, sur les bénédictions que Pie IX avait envoyées, sur l'intercession de Saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre par excellence de l'amour de Jésus, et de la B. Marguerite

Marie, l'apôtre du Sacré-Cœur, patrons de la paroisse...

Monsieur le Curé monta ensuite au Saint autel et, bientôt Notre-Seigneur Jésus-Christ prenait possession du nouveau sanctuaire, d'où il devait répandre tant de bénédictions et de grâces.

A Vêpres, la paroisse fut consacrée au Sacré-Cœur, et, le soir à 8 heures, une pensée pieuse réunit dans l'église plusieurs messieurs de l'œuvre de l'Adoration nocturne, pour passer devant le Très-Saint-Sacrement la première nuit que Jésus daignait résider dans le Saint Tabernacle.

Le plus difficile de l'entreprise n'était pas fait encore ; comment attirer, d'une manière permanente, à ce nouveau foyer de chaleur surnaturelle et de lumière divine ce peuple pour lequel il avait été créé. Un des jeunes collaborateurs de l'abbé Bridet raconte plaisamment qu'habitué à voir les églises de campagne, où il avait jusque-là

exercé son ministère, remplies à tous les offices, il s'imaginait qu'en une paroisse urbaine de 11.000 âmes trois messes ne suffiraient pas aux besoins religieux de la population. L'illusion ne fut pas longue ; le 1^{er} dimanche, au prône, il lui fallut faire des yeux le tour de l'église pour compter de 15 à 20 personnes. Ce n'était pas que la majorité des paroissiens fût hostile, mais elle était profondément indifférente. Hétérogène, essentiellement nomade, la population était composée en grande partie d'ouvriers, venus on ne sait d'où, au milieu desquels cherchaient à se faire oublier des familles ruinées et des repris de justice sous la surveillance de la police ; plus de la moitié des unions étaient illégitimes, un grand nombre d'enfants n'étaient pas baptisés ; évidemment le peuple ne viendrait pas au prêtre, ce serait au prêtre à aller à lui en se faisant connaître, apprécier et aimer.

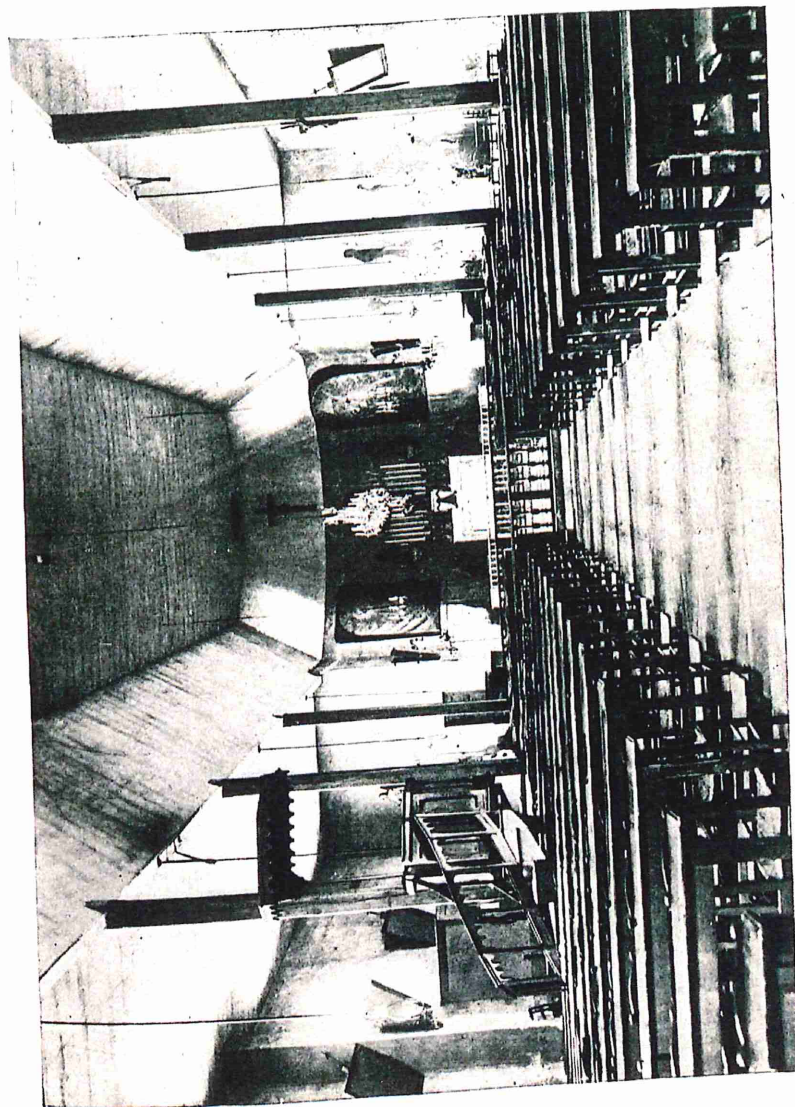
Le seul moyen pratique de modifier les idées et les habitudes de ce milieu réfractaire était d'essayer d'agir sur les jeunes générations. Le premier soin de M. le Curé fut donc de bâtir des écoles; il avait pris ses mesures pour les grouper autour de l'église. Le 1^{er} Octobre 1876, grâce aux libéralités d'un insigne bienfaiteur et de sa fille non moins généreuse, on put ouvrir une école de garçons sous la direction des Frères des écoles chrétiennes, une école de filles et un asile maternel confiés aux Sœurs de Saint Charles.

En annonçant cette bonne nouvelle, M. Bridet eut à cœur de ne point blesser les instituteurs et institutrices laïques établis sur le territoire paroissial; on n'avait point encore imaginé l'école neutre et partout on apprenait le Catéchisme et l'Histoire Sainte, on faisait la prière. « Je tiens à déclarer, dit-il, que je prêterai mon appui et mon concours et que je donnerai mon dévouement

à toutes les écoles catholiques de ma paroisse, quelles qu'elles soient : car..... toutes, du moment qu'elles sont catholiques sont les auxiliaires de Jésus-Christ pour le bien et le salut des âmes..... Les enfants qui les fréquentent sont mes paroissiens; ce sont mes enfants, dès lors je les aime tous, je dois à tous mon ministère et mes soins... »

Bientôt on adjoignit aux écoles paroissiales un cours d'adultes, le soir, pour les jeunes gens et les hommes dont l'instruction avait été négligée; le dimanche, enfin, presque toute la journée, un patronage accueillit la jeunesse pour la soustraire à la pernicieuse influence des rues. M. Bridet, pénétré de l'importance de l'éducation, s'efforça de faire comprendre aux aides qu'il avait choisis la grandeur de leur rôle; il leur demandait instamment de s'attacher à former des Chrétiens, en développant chez leurs élèves « ces qualités religieuses qui

sont le plus puissant moyen de corriger les défauts de l'enfant, d'affermir ses qualités naturelles, de le disposer à remplir ses devoirs envers la famille et la société. » Jamais il n'admit cette idée mesquine de *faire concurrence* aux établissements municipaux et, bien des fois, il déplora ses fâcheux résultats ; il en était pour la vieille maxime : « *non sunt numerandi sed ponderandi* » ; ce n'est pas au nombre qu'il faut viser, mais à la qualité. On y revient de plus en plus, mais ç'eut été sagesse de ne s'en point écarter, peut-être n'aurions-nous pas la tristesse de constater qu'entre la majeure partie des enfants sortis de nos écoles et ceux qu'ont élevés les maîtres officiels, la différence n'est pas grande. Nous n'avons pas mis sur ces âmes une empreinte durable. De là vint à l'esprit de M. le curé un projet longtemps ajourné qui, finalement, échoua, par suite d'empêchements qu'il était en droit de ne pas attendre.



Il voulait mettre les parents dans la nécessité de s'intéresser à l'éducation de leurs enfants et, pour cela, leur en faire supporter les frais, au moins par le paiement d'une très minime rétribution; l'obole eut été insignifiante pour les familles en mesure de la donner, et la commission scolaire en eût dispensé celles dont les charges étaient trop considérables. Ainsi organisées, les écoles paroissiales auraient été composées d'élèves choisis sur qui l'influence des parents corroborait les leçons des maîtres. Nous l'avons dit, ce projet ne se réalisa pas; il causa seulement au prévoyant pasteur quelques-unes de ces angoisses de cœur que, seuls, savent ceux dont les plus pures intentions sont odieusement trahies. On rougit vraiment quand on lit ces lignes que lui adressait un courageux anonyme : « Comment ! vous exigez que les enfants fréquentant l'école des bons frères vous payent les services que ceux-ci leur

rendent ! alors, M. le Curé, vous ne pourrez plus vous flatter en l'appelant votre école, car, nul n'ignore qu'une bonne partie de la somme, dont vous êtes le distributeur aux chers frères, vous arrive sans que vous ayez à faire un pas. Ah ! M. le Curé, ceci est de l'exploitation ! » Or, dans un rapport au Comité des Ecoles Catholiques, — le seul que nous ayons retrouvé, mais par sa date même, 1895, il nous donne une idée moyenne des dépenses annuelles de ce chapitre, — M. Bridet expose que le budget de ses écoles s'élevait par an à 12.000 fr. sur lesquels le Comité lui donnait entre 3.000 et 4.000. Aussi bien, les seules réponses que les âmes fortes font aux injures sont les actes, et ceux du Curé du Saint-Sacrement parlent assez haut pour qu'il suffise de les énumérer. En 1879, il construisait un *externat de demoiselles et une école infantine* ; en 1881, l'école actuelle des frères ; en 1883, pour ajouter de

nouvelles classes à l'école des filles, il transportait l'asile dans un nouveau bâtiment, agrandi de moitié en 1886. En 1888, voyant prospérer les œuvres de jeunesse, sous la direction de M. l'abbé Versanne, il loue un terrain peu distant de l'église, y bâtit une salle haute et spacieuse pour les réunions du cercle et du patronage, les distributions de prix et les fêtes de la famille paroissiale. De grandes cours permettent aux petits d'y prendre en liberté leurs ébats, tandis que les jeunes gens et les hommes se distraient au classique jeu de boules, à moins qu'ils ne préférèrent les jeux d'intérieur.

Personnellement, M. le curé semblait peu fait pour la direction des œuvres de jeunesse, il ne réussissait pas à établir entre ses enfants et lui cette respectueuse, mais cordiale intimité absolument nécessaire pour que l'influence du prêtre sur l'âme du jeune homme soit durable. Peut-

être lui manquait-il de savoir fermer les yeux et attendre, de l'expérience et de l'âge, aidés d'un avis discrètement donné, la correction des défauts de ces violents enfants des faubourgs. Qu'il était heureux cependant au milieu d'eux, aux jours de fêtes, durant ses visites, quand son autorité n'avait pas à intervenir ! son bonheur se lisait sur sa bonne et paternelle physionomie. Toutefois, ses préférences allaient à ceux de l'asile et de l'école enfantine ; il aimait ces chers petits à cause de leur innocence et il en était aimé. Il savait s'abaisser pour eux, prendre leur naïf langage, pour leur parler du Bon Dieu, des anges leurs frères : aussi sa visite était toujours un moment de joie.

Tant de créations imposaient à l'infatigable ouvrier des soucis sans cesse croissants, chaque année ajoutait de nouvelles charges au budget paroissial déjà si lourd, et dont il portait seul la responsabilité ;

mais il ne reculait pas devant le travail, et quel travail que celui d'aller tendre la main, même pour les œuvres de Dieu ! On peut dire en toute vérité que, depuis son arrivée au Saint-Sacrement, il ne connut pas le repos. Sauf quelques semaines, aux eaux de Plombières, qui lui étaient absolument imposées et qu'il abrégeait le plus possible, il consacrait toutes ses journées au bien spirituel ou matériel de sa paroisse. Voici le règlement qu'il suivit durant près de vingt-huit ans. Lever à 4 heures et demie. — Oraison mentale pendant, au moins, une demi-heure. — Sacrifice divin après la méditation. — Un quart d'heure d'action de grâce. — Lecture d'Écriture Sainte et étude de Théologie. — Office divin. — Confessions. — Déjeuner. — Réceptions. — Après les réceptions, œuvres de ministère, travail d'administration. Examen particulier.

Dîner. — Après dîner, visites des malades... sorties pour les affaires et les besoins de la paroisse et des œuvres. — Office divin.

A 6 heures, présence à la sacristie. -- Confessions. — Lecture spirituelle. Visite au Saint-Sacrement. Chapelet. -- Souper à 7 h. Prière du soir, sujet d'oraison. -- Coucher à 9 heures.

C'est dans cette régularité, à peu près strictement observée, qu'il faut chercher l'explication des grandes œuvres que M. Bridet réussit à accomplir. Mais, donnant ainsi l'exemple d'un travail opiniâtre, il croyait pouvoir demander beaucoup à ses collaborateurs ; ceux-ci, quand ils comparaient leur tâche à la sienne, ne songeaient pas à se plaindre. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il y eut toujours l'entente complète sur les questions multiples qui surgissent dans l'exercice du ministère ; on différait parfois d'opinion sur l'opportu-

nité d'une mesure, sur la direction à donner à telle ou telle œuvre ; quoiqu'alors M. le curé fût un peu exigeant et voulût imposer, peut-être trop vivement, son avis, on ne pouvait pas ne point estimer sa franchise, ni méconnaître le zèle surnaturel qui partout l'animait. Au reste, il reconnaissait et disait que les occupations de ses vicaires étaient nombreuses, leur ministère pénible ; il était attentif à ce que jamais autour de lui on ne se ressentit de la gêne où, par moments, il se trouvait lui-même.

Les soucis matériels ne faisaient point oublier à M. Bridet l'œuvre beaucoup plus importante de la conversion et de l'organisation spirituelle de sa paroisse. Le grand obstacle était, nous le répétons, non pas l'hostilité, mais l'indifférence ; pour le renverser on mit en œuvre tous les moyens : visites pastorales, lettres d'invitation aux retraites, prédications extraordinaires, missions ; deux fois, la paroisse eut la grâce

de ces fructueux exercices et leur succès fut réel; mais atteignait-on seulement le vingtième de la population? C'était pour le bon curé un sujet d'incessantes préoccupations. Il priait, il s'imposait des surcroûts de travail tels que l'organisation des pèlerinages de Lourdes, dont nous aurons bientôt à parler, afin d'attirer d'abondantes bénédictions sur ces sillons si péniblement tracés.

Son ministère à Saint-Nizier lui avait appris, par expérience, quels services rendent à une paroisse des œuvres bien organisées; aussi voulut-il, dès l'origine, créer de pieuses associations pour les jeunes gens et jeunes filles, les pères et mères de familles. Dans des réunions mensuelles, lui-même ou ses vicaires distribuaient à ces âmes mieux disposées des conseils et des exhortations appropriés à leur condition. M. le curé ne se croyait pas dispensé, pour cela, d'adresser deux fois chaque dimanche la parole à ses paroissiens;

tantôt il expliquait l'évangile du jour, tantôt il exposait brièvement quelque vérité, ou racontait la vie du Saint dont on célébrait la fête. Il n'avait plus le loisir de composer des sermons, sa parole était donc sans art, ses expressions peu recherchées, mais il y avait toujours de la doctrine, une grande conviction, parfois même une certaine éloquence. Une précieuse habitude de prendre des notes, au cours de ses lectures, habitude conservée jusqu'à la fin de sa vie, lui permettait de réunir facilement et très vite quelques idées précises, des citations fort bien choisies, même quelques exemples intéressants, sur les sujets qu'on a le plus communément à traiter.

Peu rassuré, malgré tout, sur le succès de tant d'efforts, le zélé pasteur aimait à confier sa paroisse au Vénérable curé d'Ars, auprès duquel il oubliait autrefois ses premières peines. Chaque année, il conduisait un pèlerinage à son tombeau; après un